

# Aux États-Unis, la presse en langue arabe au service des immigrés

**Société** Au fil des années, la presse en langue arabe aux États-Unis a évolué et contribué au développement politique, économique et social des immigrés. Comment cette presse a-t-elle changé au cours des décennies ? Qu'est-ce qui la particularise aujourd'hui ? Reportage aux États-Unis.

ILLINOIS, Pauline M. KARROUM

En publiant *al-Huda*, pour la première fois en 1898, Naoum Moukharzel savait-il que ce quotidien en langue arabe allait perdurer de génération en génération ? Jusqu'en 1971, trois générations de la famille Moukharzel ont assuré la relève. En 1990, Faris Estephan a publié les derniers numéros d'*al-Huda*. Ce quotidien fait dorénavant partie du passé, certes, mais il demeure un bon exemple de réussite de la presse en langue arabe aux États-Unis et démontre la place prépondérante qu'a occupée la presse arabe dans la vie des immigrés d'origine libanaise ou syrienne.

## Un rôle d'éducation

Lorsqu'ils sont arrivés au début des années 1890, les migrants qui ont quitté la Syrie et le Mont-Liban ne s'exprimaient pas bien en anglais et ne lisaient souvent que l'arabe. Ils avaient besoin d'une presse qui leur assure une sorte d'éducation. Elle leur permettait de mieux comprendre le système gouvernemental et politique de leur pays d'accueil. Elle les guidait et leur expli-

quait les lois en vigueur aux États-Unis.

Parmi les premières publications en langue arabe, l'hebdomadaire bilingue *Kawakab arabica*. Fondé en 1892, il est édité et publié par la famille Arbeely. Selon certaines sources, cette famille serait d'ailleurs la première à avoir émigré de Syrie.

Publiés surtout à New York, mais également à Boston, Detroit, ou en Philadelphie, les premiers quotidiens et magazines arabes ou bilingues ont donné la possibilité à des auteurs tels qu'Amin el-Rihani ou Mikhaïl Naïmé de toucher une grande partie de leurs concitoyens et de tester leurs réactions par rapport à leurs positions politiques. Il faut dire que ces premiers immigrés ont apporté avec eux non seulement leurs traditions, mais également leurs divisions politiques et communautaires. À ce propos, chaque groupe de presse servait sa propre communauté. Le chercheur Edmund Ghareeb relate à ce titre dans *L'Almanach arabo-américain* comment les responsables de ces publications étaient divisés politiquement. « Certains étaient maronites et soutenaient le mandat français tels que les Moukharzel, fondateurs d'*al-*

*Huda*, et d'autres étaient orthodoxes, pro-arabes et soutenaient la Russie, comme les fondateurs de *Miraat el-Gharab* », dit-il.

## De la division à l'union

Toutefois, les responsables de ces premières publications en arabe aux États-Unis n'étaient pas toujours divisés, ils étaient souvent unis en faveur de certaines causes, comme les moments où ils se sont tous ensemble soulevés contre la discrimination. En effet, entre la fin des années 1890 et le début des années 1900, la justice américaine a émis une décision considérant les Syriens comme étant des « non-blancs asiatiques ». Le prix à payer était alors lourd : ils étaient indignes de devenir américains. Moukharzel et son rival de *Miraat el-Gharab* ont alors travaillé main dans la main pour faire modifier cette décision. Ce combat de longue haleine, accompagné d'un travail de lobbying, a duré de nombreuses années. Edmund Ghareeb raconte comment le Comité pour la liberté de l'immigration a été établi pour revendiquer le droit des Syriens à obtenir la nationalité américaine. C'est en partie grâce à la mobilisation de ces responsables de publi-

cations que cette décision a finalement été modifiée.

La presse en langue arabe ne s'est pas contentée de revendiquer des droits pour ces immigrés. Elle a tenu également à les alerter sur la situation de leur pays d'origine.

## Les difficultés actuelles

Lors de la Première Guerre mondiale, les catastrophes humanitaires et l'ampleur du désastre causé par la famine au Mont-Liban et en Syrie étaient considérables. La presse en langue arabe des États-Unis a demandé alors le soutien de la communauté libano-syrienne. Un comité d'aide aux sinistrés de Syrie et du Mont-Liban a été créé pour acheminer cette aide aux pays d'origine, et aussi pour revendiquer leur libération du joug de l'Empire ottoman.

La presse en langue arabe créée aux États-Unis a pu aussi être avant-gardiste et changer certaines des mœurs et coutumes adoptées par ces immigrés. Afifé Karam, un journaliste qui avait travaillé d'abord pour *al-Huda*, a fondé une revue intitulée *Al-alam al-nisai al-jadid* en 1912. Elle revendiquait l'égalité entre l'homme et la femme et appelle les membres de sa communauté d'origine à ar-

rêter les oppressions contre les femmes.

À partir des années 1920, la presse en langue arabe a dû faire face à plusieurs difficultés : une concurrence rude entre les différents groupes et un véritable déclin qui a duré jusqu'en 1950. Il a fallu attendre les années 1970 et l'émigration massive du Liban pour que de nouveaux médias fleurissent grâce aux nouveaux arrivants.

Aujourd'hui, la presse arabe s'est organisée un peu partout aux États-Unis. Mais c'est à New York, Detroit ou la Californie qu'on trouve la majorité de ces médias. Antoine Faysal est le fondateur du quotidien *Aramica* publié en Californie et à New York. C'est une première puisqu'en général, un quotidien arabe n'est publié que dans un seul État américain. Faysal nous relate les circonstances de la création de ce quotidien, les difficultés qu'il a rencontrées (*lire l'entretien au complet dans l'encadré*) et son regard sur la presse arabe. Selon lui, « cette presse est devenue actuellement un vrai casse-tête pour certains hommes d'affaires arabes qui doivent la financer malgré leur sentiment qu'il s'agit de mauvais investissements ». Autre problème majeur qu'affrontent les res-

ponsables de la presse écrite arabe : la crise économique qui a débuté aux États-Unis en 2007 et qui leur fait perdre des publicités. Certains ont alors considéré que pour pouvoir préserver cette presse, ils doivent inévitablement passer par des investissements publicitaires sur Internet. L'avenir nous dira si le chemin qu'ils ont emprunté leur permettra de rebondir.



Des publications en langue arabe qui ont connu une histoire mouvementée. Ici, un numéro du nouveau journal « Aramica ».

## Antoine Faysal, fondateur d'« Aramica »

**Pour quelles raisons avez-vous décidé de fonder « Aramica » ?**

Après le 11 septembre 2001, j'ai perdu mon emploi en marketing que j'exerçais à New York. La phase était très difficile pour tous les Américains et surtout pour les Arabes. Il était très difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver un emploi lorsqu'on est d'origine libanaise. C'était une période aussi où la communauté arabe subissait de la discrimination. Les médias arabes s'en plaignaient. Mais je me suis rendu compte qu'il faut toucher aussi les Américains, leur montrer qu'on ne mérite pas cette diabolisation. Alors j'ai eu cette idée de fonder un quotidien bilingue, arabe et anglais, s'adressant

à tout le monde. Créer un quotidien arabe à New York après le 11-Septembre, c'était une expérience unique !

**Vous êtes d'origine libanaise, mais vous avez tenu à ce qu'« Aramica » s'adresse à tous les Arabes**

Je voulais fonder un quotidien viable économiquement. Les Libanais représentent une partie de la communauté arabe aux États-Unis. Les autres aussi doivent se sentir concernés par notre quotidien gratuit. Nous abordons des sujets de société et des sujets politiques qui les touchent tous. Les chiffres démontrent que nous avons fait le bon choix. Depuis sa création et jusqu'en 2008, nous distribuons 30 000 exemplaires

à New York et 15 000 en Californie. Après la crise, nous ne pouvions plus distribuer plus de 15 000 exemplaires à New York.

**Avez-vous pensé à la publicité en ligne ?**

Tout à fait. Nous avons des milliers de visiteurs uniques qui se rendent chaque jour sur notre site. C'est ce qui attire les annonceurs intéressés de toucher autant d'Arabes. Nous avons aussi inauguré notre radio sur mobile. C'est la première fois qu'un quotidien arabe propose aussi sa propre radio. Aramica, notre station, propose des programmes variés. Vous pouvez l'écouter sur Internet et sur téléphone portable partout aux États-Unis.

# « Hoja de Cedro », une publication multilingue en Uruguay, symbole de l'attachement au Liban

**Publication** Le journal mensuel « Hoja de Cedro » (Feuille de cèdre), qui paraît en Uruguay, est une preuve de plus de l'attachement indéfectible des Libanais, où qu'ils soient dans le monde, à leur pays d'origine.

Le numéro de février de *Hoja de Cedro* perpétue l'attachement des Libanais à leur pays d'origine, alors que la région du Proche-Orient est une fois de plus en proie à des guerres aux violences accrues. Publié en espagnol et en anglais, mais aussi depuis peu en portugais, en français, en arabe et en chinois, *Hoja de Cedro* agrandit son cercle de lecteurs autour du patrimoine libanais et des événements culturels se déroulant en Amérique latine (lire notre édition du 21 novembre 2011). Son auteur est José María Almada Sad, qui est né et vit dans la ville de Tranqueras, située dans le département de Rivera, à 475 kilomètres au nord de la capitale Montevideo, à la frontière entre l'Uruguay et le Brésil.



Ranch à Tranqueras, dans la région de Rivera (Uruguay).

José María Almada Sad est marié avec Olga Beatriz Hernández Correa, dont il a deux enfants, Pablo Enrique et María Victoria. Il est le fils de Saúl Saad et Juana Adelia, et le petit-fils de Elias Saad Saker et Amabilia Piñeyro. Fort d'une formation alliant les langues à l'informatique et à la finance, il travaille comme journaliste, depuis l'âge de 18 ans, dans plusieurs radios et journaux locaux, et anime régulièrement des séminaires sur les médias, la planification et la santé publique en Uruguay, au Brésil, aux États-Unis et en Chine. Il a obtenu durant sa carrière plusieurs prix et distinctions en journalisme, comme le

prix Marco de Oro de Rivera pour la presse (2002), le prix international de la presse à Livramento, Brésil (2002), le trophée « León Cultural de la Frontera » à Livramento, Brésil (1999), la reconnaissance du Collège national des journalistes uruguayens à Sala Vaz Ferreira, Montevideo (1994). José María, très présent sur la scène publique dans sa ville natale, est également membre actif de plusieurs associations sociales et sportives. Il a créé le bulletin libano-uruguayen

*Hoja de Cedro* en avril 2008, présenté comme étant un moyen de communication par écrit entre les Libanais et leurs descendants de Rivera, Tranqueras et la région nord de l'Uruguay, ainsi que de l'autre côté de la frontière avec le Brésil. Il définit ainsi le nom qu'il a choisi pour cette publication, qui s'est servie du réseau Internet pour toucher un grand nombre de lecteurs de par le monde : « Feuille de cèdre », bien plus que l'évocation du simple papier imprime-

me dans son édition originale, est un jeu de mots cherchant à rendre hommage à l'arbre symbole du Liban, à recréer le doux arôme de son huile, pour que le sentiment d'appartenance au passé et au présent de notre patrie lointaine ait aussi, dans notre esprit, cette saveur. » Dans son éditorial du numéro de février 2012, José María Almada Sad remercie en cette nouvelle année, en premier lieu, « le Liban pour être l'arc qui a lancé au monde des millions de flèches pacifiques, qui héberge en son noble ciel et abrite sous son sol d'autres millions, qui peuplent ses terres bibliques par lesquelles est passé l'esprit serein d'une des plus riches civilisations ». Remerciant les dirigeants de l'Union libanaise culturelle mondiale (ULCM), ainsi que l'équipe de traducteurs, il poursuit : « Comme je le disais à une amie et compatriote du Chili il y a quelques jours, que c'est magnifique de voir la force de la spiritualité libanaise qui nous unit dans toute l'Amérique et les autres lieux où nous nous trouvons ! Et les fantastiques communications sur l'actualité sont un outil qui donne des ailes aux sentiments de tous et nous démontre que les Libanais de toute l'émigration forment une véritable armée de paix et de culture comme peu dans le monde. »

Parmi les messages publiés dans cette édition, notons celui de l'ancien ambassadeur de l'Uruguay au Liban, Alberto Voss Rubio, et sa famille. En visite au pays du Cèdre pour les fêtes de fin d'année, il a tenu à féliciter, à partir de Beyrouth, José María, pour sa publication qui renforce chaque mois les liens entre les peuples uruguayen et libanais. <http://hojadecedro.loquegustes.com>

Naji FARAH

# Michel Saad : un Libanais de La Réunion témoigne

**Portrait** Mathématicien et écrivain installé à La Réunion depuis 1972, Michel Saad rentre au Liban tous les deux ou trois ans. Alors que la révolte secoue la Syrie voisine depuis plusieurs mois, il décrit un Liban épuisé par les guerres, mais solidement attaché à ses bases multiconfessionnelles.

**Quel est votre parcours personnel ?**

Né dans la montagne du Liban en 1943, j'ai été parmi les premiers Libanais arrivés à La Réunion, en 1972. Je devais rentrer au pays en 1975, mais la guerre de 15 ans venait d'éclater entre les diverses communautés. Elle m'a retenu dans l'île jusqu'à la fin des hostilités. Je ne considère pas ces années comme un exil : très accueillante, La Réunion a été ma nouvelle patrie. Mais comme tous les émigrés libanais, je reste attaché à mon pays d'origine, d'autant que mes frères et sœurs y vivent encore avec leurs familles. Je leur rends visite tous les deux ou trois ans.



Michel Saad aux côtés de sa fille, la célèbre comédienne Audrey Saad, de mère chinoise.

**À quoi ressemble votre village d'origine aujourd'hui ?**

Ma pensée va aux paysans, qui ne le sont malheureusement plus, car la guerre les a disséminés à travers le globe. Ils étaient heureux avant la guerre avec leurs champs, leurs vaches, leurs poules... Je cite un passage de mon ouvrage *Les tourments du cèdre* : « Qu'on demandé au ciel ces paysans de la montagne, sinon un regard de soleil, une manne de pluie, un air de santé ? Qui a désiré des armes, des mines, des bombes ?... Pour qui ? Pour quoi ? Pour chasser qui de chez qui ?... » Les jeunes ont quitté le village pour la ville, vivotant grâce à de petits boulots. Ils y retournent de temps en temps pour pique-niquer ou cueillir des fruits. Leurs maisons restent inachevées par manque d'aide du gouvernement, ce qui donne à mon village un aspect fantomatique (Doucir el-Roummane, dans le Chouf, lire notre édition du 7 juin 2010). La guerre a eu raison de leurs terres et de leurs biens, mais ils continuent à jurer qu'ils auront le dessus.

pays tant il est pluriel. Avec ses 18 communautés, le peuple libanais est multiconfessionnel, mais il n'est pas multiracial. C'est un témoignage vivant de civilisations passées sur son territoire, à travers l'histoire : les Hittites, les Assyriens, les Mongols, les Perses, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Ottomans et les autres... Chaque Libanais se sent imprégné de toutes ces civilisations. Depuis sa création, c'est un pays démocratique. En temps normal, le mandat présidentiel ne dure que quatre ans, et le pays ne peut théoriquement être gouverné ni par un despote ni par un dictateur. C'est pourquoi le Liban n'a pas connu de « printemps arabe ».

venu à l'esprit de personne de partager le pays entre communautés comme il a été fait à Chypre à cette même période. C'est que la purification ethnique n'est pas le slogan d'un peuple qui porte en lui toutes les civilisations.

**Qu'est-ce qui fait que chrétiens et musulmans peuvent cohabiter dans ce pays ?**

Aux dires du Christ, les chrétiens sont le « sel de la terre » : ils forment le ciment d'unification multiconfessionnelle du pays. Dans les villes et les villages, ils vivent en parfaite harmonie avec les druzes, les sunnites et les chiites, alors que ces derniers rechignent à cohabiter entre eux. En 1975, quand la guerre civile a éclaté au Liban, il n'est

**Quelles sont les ressemblances entre La Réunion et le Liban ?**

Comme La Réunion regroupe toutes les couleurs de la terre, le Liban regroupe toutes les confessions. Lors de mon dernier voyage en 2009, le maire de mon village a organisé une réception en mon honneur pour présenter mes ouvrages aux habitants de la région, druzes et chrétiens confondus. Un journaliste m'a demandé ce que je pensais de la cohabitation multiconfessionnelle au Liban. Je lui ai dit que je préférerais commencer par la cohabitation multiethnique de La Réunion. Mettant en avant la vie paisible dans l'île et la tolérance intercommunautaire, j'ai émis le souhait que les Libanais suivent l'exemple réunionnais.

**Article publié dans Le Quotidien de La Réunion du 22 janvier 2012**  
[www.reunionnaisdumonde.com](http://www.reunionnaisdumonde.com)

## Lamia Safieddine à l'IMA à Paris



Lamia Safieddine, chorégraphe et pédagogue.

La chorégraphe-pédagogue et danseuse libanaise Lamia Safieddine est de nouveau invitée de l'Institut du monde arabe à Paris. Elle y présentera, le samedi 11 février à 20h30 et le dimanche 12 février à 16h, son spectacle de danse arabe contemporaine *Lilith*, au profit de Human Rights Watch - division droits des femmes.

Lamia Safieddine-Delapierre, originaire de la ville de Tyr, décrit ainsi son œuvre : « *Lilith* est un mythe qui révèle la femme dans son égalité et son universalité, un hommage aux femmes qui peuvent déplacer

des montagnes, celles de l'impossible, et franchir les cols des cultures pour de superbes rencontres et de merveilleux voyages... Une chorégraphie de danse audacieuse qui exprime l'attrance pour le personnage et l'histoire de Lilith et qui interroge ce mythe révélant la femme tant dans sa violence et sa force, que dans sa tendresse et sa féminité. La femme mouvante, mais qui reste entière dans son universalité. »

**Pour plus d'informations, consulter le site Internet : [www.cielamiasafieddine.com](http://www.cielamiasafieddine.com)**



L'affiche du spectacle.

Cette page (parution les premier et troisième Lundis de chaque mois) est réalisée en collaboration avec l'Association RJLiban. E-mail : [monde@rjliban.com](mailto:monde@rjliban.com) - [www.rjliban.com](http://www.rjliban.com)